



HAL
open science

Dix ans d'études du gallo aux Cahiers de Sociolinguistique : de la langue patrimoniale à l'affirmation sociolinguistique

Francis Manzano

► **To cite this version:**

Francis Manzano. Dix ans d'études du gallo aux Cahiers de Sociolinguistique : de la langue patrimoniale à l'affirmation sociolinguistique. Cahiers de sociolinguistique, 2007, Autour du gallo : état des lieux, analyses et perspectives, 12. hal-02502599

HAL Id: hal-02502599

<https://hal.science/hal-02502599>

Submitted on 9 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DIX ANS D'ÉTUDE DU GALLO AUX CAHIERS DE SOCIOLINGUISTIQUE

De la langue patrimoniale à l'affirmation sociolinguistique

Francis Manzano

Presses universitaires de Rennes | « Cahiers de sociolinguistique »

2007/1 n° 12 | pages 31 à 49

ISSN 1273-6449

ISBN 9782753505964

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-sociolinguistique-2007-1-page-31.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Rennes.

© Presses universitaires de Rennes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Francis MANZANO
Université de Lyon
Centre d'Études Linguistiques (CEL)
(EA 1663 – Université Jean Moulin, Lyon 3)
& CREDILIF Rennes 2
francis.manzano@univ-lyon3.fr
francis.manzano@neuf.fr

DIX ANS D'ÉTUDE DU GALLO
AUX CAHIERS DE SOCIOLINGUISTIQUE
De la langue patrimoniale à l'affirmation sociolinguistique

❑ **Préambule**

Les Cahiers de sociolinguistique ont passé le cap des dix numéros publiés. Cette revue fondée *ex nihilo* en 1994-1995 a constitué l'une des pierres angulaires d'un pôle actif de sociolinguistique à l'université Rennes 2, ayant placé le terrain langagier et identitaire de la Haute Bretagne directement au sein de ses préoccupations de formation à la recherche étudiante. Non sans s'impliquer évidemment dans d'autres zones géographiques puisqu'en fin de compte la revue se présente à maints égards comme une revue principalement consacrée aux mécanismes sociolinguistiques et aux théorisations du contact au sein de la francophonie, francophonie plurielle des contacts de langues, contacts lointains et exotiques (Canada, Maghreb), mais aussi contacts au sein même du périmètre politique français.

L'intervention sera articulée autour de deux angles d'approche : l'aspect éditorial, les impacts symboliques et concrets d'une part ; une approche du fond et des positions de quelques acteurs de la revue ayant notamment écrit sur le gallo.

Plus précisément, cette brève contribution vise à rappeler comment (et avec de faibles moyens) les *Cahiers de Sociolinguistique* ont contribué à une réflexion sereine sur les contours et les mécanismes sociolinguistiques relatifs à une langue particulière du domaine d'oïl.

□ Repères

Le principe de fondation de la revue « Les Cahiers de Sociolinguistique » remonte aux années 1992 à 1995. En liaison avec les travaux menés dans le cadre du programme de recherche de l'université Rennes 2 « Pratiques linguistiques et sentiments d'appartenance aux frontières de la Bretagne romane »¹ puis au sein de la composante du CELLAM² « Ethnotextes, variations et pratiques dialectales », les animateurs des différents programmes avaient rapidement jugé que la création d'une revue aux Presses Universitaires de Rennes pouvait être un outil important de valorisation des recherches entreprises sur les thèmes de la dialectologie et de la sociolinguistique du gallo et des parlers de l'ouest. Une cellule de réflexion formée autour de Francis Manzano, Philippe Blanchet et Christian Leray, amena devant les Presses Universitaires de Rennes le projet qui conduisit à l'acceptation et à la constitution technique de la revue en 1994. L'une des idées alors partagée par plusieurs d'entre nous était que l'université de Haute Bretagne, de manière paradoxale, n'avait plus de liens institutionnels visibles avec le terrain de la Haute Bretagne, du moins en matière de patrimoine langagier et identitaire³. Car, bien entendu, des chercheurs en sciences du langage ou en sciences de l'éducation continuaient de travailler individuellement dans ce sens, tandis que les historiens ou les géographes de l'université de leur côté maintenaient cette tradition vivante d'enracinement au sein du terrain breton. Il faut ajouter que Francis Manzano et Philippe Blanchet⁴, romanistes méridionalistes de formation, habitués à une liaison en quelque sorte « ordinaire » entre des pôles universitaires et des terrains dialectaux (langue d'oc, occitan), plaidèrent dans ce sens avec quelque succès, rejoignant les préoccupations voisines de divers observateurs universitaires, pédagogues ou militants.

■ Aspects concrets et statutaires

Le premier volume des *Cahiers de Sociolinguistique* est paru en 1995. Il s'intitulait *Langues et parlers de l'Ouest* et avait été conçu à partir des communications d'une première journée de sociolinguistique tenue à Rennes 2 sur

¹ Programme dirigé par Francis Manzano, coordonné par Philippe Blanchet et Francis Manzano.

² Centre d'Études des Langues et Littératures Anciennes et Modernes, équipe d'accueil de l'université Rennes 2, alors dirigée par Jacques Dugast.

³ À ma connaissance, l'un des derniers à avoir établi ce lien plusieurs années avant nous était Léon Fleuriot, continuateur lui-même d'une sorte de tradition notamment établie par le célèbre celtisant Georges Dottin.

⁴ Francis Manzano avait reçu une formation de linguistique comparée des langues romanes et de dialectologie au sein du centre de dialectologie de Toulouse le Mirail, ayant notamment soutenu une thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle et une thèse de Doctorat d'État portant sur les systèmes toponymiques dialectaux des Pyrénées méditerranéennes françaises. Philippe Blanchet avait quant à lui soutenu une thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle sur le provençal, et il était par ailleurs locuteur, écrivain et pédagogue en langue et littérature provençales. L'un et l'autre portaient directement témoignage de différentes formes d'un « méridionalisme actif » ayant beaucoup d'incidences sur la manière de considérer les langues locales en France, ailleurs même que dans le sud du pays.

le thème « Les situations linguistiques dans l'Ouest » (novembre 1994). Pour la petite histoire ce premier volume a été épuisé en quelques mois, ce qui montre bien qu'une réelle attente existait, en Haute Bretagne tout particulièrement. Le deuxième tirage du volume a d'ailleurs subi le même sort en 1996⁵. Bien entendu, dans le même temps, le groupe de chercheurs à l'origine de cette dynamique voyait sa visibilité croître, l'interaction entre l'université et les terrains de Haute Bretagne aussi (associations, individus, structures politiques).

Le thème du gallo est revenu par la suite : notamment dans le n°2-3 (*Vitalité des parlers de l'Ouest et du Canada francophone*. 1997), le 5 (*Histoires de vies et dynamiques langagières*. 2000), le 7 (*Langues en contact : Canada, Bretagne*. 1^{er} trimestre 2003), le 8 (*Langues, contacts, complexité*. 2^{ème} trimestre 2003).

Dans le même temps les publications relatives au gallo ont certes été poursuivies ailleurs, mais le fait qu'une revue universitaire locale se soit impliquée dans une prospection des pratiques langagières du bassin de recrutement de l'université Rennes 2 était symboliquement fort. Les *Cahiers de Sociolinguistique* et les parlers de l'Ouest ont été associés au gallo et à la Haute Bretagne dans l'esprit de beaucoup de gens (bien que la revue aborde d'autres thèmes et domaines, comme je l'ai déjà rappelé). Il est d'autre part probable que la vocation nationale/internationale de la revue a procuré au gallo une caisse de résonance nouvelle.

■ La mise en forme collective du chantier gallo : gallo et parlers de l'Ouest

Quatre chercheurs en particulier se sont intéressés au gallo dans la revue : Philippe Blanchet, Christian Leray, Francis Manzano, Henriette Walter.

Sur le fond, il est intéressant d'observer plusieurs choses. D'abord le fait que le positionnement sociolinguistique du gallo s'est affiné : entre « patois » et « langue », on y voit de plus en plus clair. La revue a semble-t-il contribué à décrire une ambiance qui généralement est assez tendue dès qu'on parle de langues régionales en France. Des voies ont toutefois été marquées, sans provocation mais avec fermeté, dont le problème des relations entre breton et gallo, toute une réflexion concernant les mythologies « celtiques » relatives au gallo, la question de l'oralité du gallo et des difficultés d'une politique cohérente de normalisation orthographique etc. etc.

On remarquera aussi que tout en tenant compte des fondements de la romanistique et de la dialectologie (voir par exemple l'approche variationniste, les approches typologiques et statistiques de Philippe Blanchet et Francis Manzano, n°1), la réflexion a pris une dimension sociolinguistique caractérisée dès lors qu'elle a abordé notamment la question du pouvoir social conféré ou retiré par le gallo et la logique socio-identitaire de l'alternance. C'est une des préoccupations

⁵ Comme cela concerne aussi d'autres numéros et d'autres domaines linguistiques (par exemple le volume consacré au Maghreb) nous envisageons avec Philippe Blanchet de créer à terme une voie de téléchargement gratuit pour les numéros anciens (concertation en cours avec les PUR). On souhaite que la solution soit trouvée en 2008.

de Christian Leray dès le n°1, rejoint en cela par Francis Manzano, différents discours sur la langue montrant bien que le gallo, jusqu'à présent, fonctionne principalement comme un « code restreint » du français. Francis Manzano a d'ailleurs théorisé la question de la complémentarité sociolinguistique du gallo et du français en montrant d'une part qu'il est difficile de séparer ces deux langues sous l'Ancien Régime (n°7), ou d'autre part à travers le concept de « magasin dialectal », lié à la « vénérabilité » du gallo (n°2-3).

Les enquêtes d'ampleur d'Henriette Walter et de ses étudiants révèlent précisément la vitalité des types lexicaux de Haute Bretagne évacués ou au contraire récupérés par le français (n°1), en même temps qu'elles replacent assez clairement cette réflexion dans le cadre plus large des réflexions relatives à l'Ouest de la France, voire aux projections dialectales et sociolinguistiques vers les Amériques. On voit alors que plusieurs chercheurs de l'université de Caen (René Lepelley, Christine Bougy, Pierre Boissel), de l'Université de Brest (Jean Le Dù), du Canada francophone (Liliane Rodriguez, Marthe Faribault), différents chercheurs scientifiques venus d'autres horizons et institutions (Marie-Rose Simoni-Aurembou, Pierre Gauthier, Gabriel Guillaume) [et beaucoup d'autres encore] nous ont aidé à mieux situer le gallo dans les ensembles typologiques et géographiques auxquels il appartient, voire dans le champ des langues romanes.

Je reviendrai à présent sur quelques unes des contributions de chercheurs du groupe de Rennes, et sur ce qu'elles paraissent avoir apporté, avec un peu de recul. Je me baserai pour cela sur trois volumes en particulier.

□ Langues et parlars de l'Ouest (n°1, 1995, 1996)

Dès le début, la réflexion avance sur trois fronts complémentaires. Il est d'ailleurs relativement facile de faire le lien entre les formations personnelles des fondateurs et leur investissement dans la revue et sur le gallo.

J'effectuerai par la suite un commentaire au présent, mais il faut bien sûr souligner que ces données et résultats nous font remonter une quinzaine d'années en arrière. Cela a l'air d'être peu, mais en 15 ans la perception du gallo (ou des parlars voisins), les structures même et la vitalité ont certainement évolué, quel que soit le sens de ces évolutions.

■ La typologie dialectale du gallo et la cohérence des identités

Sur la base de différentes enquêtes menées les années précédentes, notamment au sein du SED (depuis devenu le SUED)⁶, F. Manzano projette sur la carte de Bretagne les résultats sous forme d'un nuage de points qui révèle une distribution en cercle autour de la région rennaise, avec massification des résultats

⁶ *Service d'Enseignement à Distance*, puis *Service Universitaire d'Enseignement à Distance* (jusqu'à présent). Durant plusieurs années, F. Manzano y a dirigé un enseignement de sociolinguistique, avec notamment une version radiophonique diffusée sur les antennes de *Radio France Armorique*. C'est dans ce cadre qu'il était demandé aux étudiants de procéder à une enquête sociolinguistique sur leur environnement immédiat.

« gallésants » aux marges de l'Ille et Vilaine (pays de Fougères, de Vitré, contacts Mayenne et Normandie) et plus encore dans la région de Redon ainsi que dans les Côtes d'Armor⁷. Quand on sait que les distributions des étudiants du SED sont relativement aléatoires (ils sont il est vrai majoritairement localisés dans les campagnes bretonnes, mais un bon quart vit aussi en périmètre urbain), ce type de distribution montre bien qu'il est très facile d'enquêter sur le gallo dans les campagnes périphériques de Haute Bretagne, mais qu'une tache blanche centrée sur le pays de Rennes révèle non une véritable disparition du gallo⁸, mais plutôt un phénomène de recul sociolinguistique, de masquage essentiellement : quand on se rapproche de la conurbation, la honte du substrat gallo pèse (dans ces années-là du moins), tous les carnets d'enquête le disent. Probablement aussi les effets valorisants du militantisme n'avaient-ils pu encore à ce moment porter leurs fruits⁹.

Quant on passe aux résultats des questionnaires, le plus frappant est sans doute la variation phonétique importante d'un point à l'autre, variation superficielle néanmoins. Rejoignant ainsi les résultats d'enquêtes précédentes comme celles de l'ALBRAM, F. Manzano évoque un grand morcellement du gallo, déjà mis à l'époque en relation avec une structure bocagère de l'organisation de l'espace. Mais en même temps, derrière une variation continue des signifiants, une approche métrique permet de vérifier une bonne cohésion du domaine gallo, base de reconnaissance et de constitution d'un système identitaire commun de Haute Bretagne. Dans l'extrait de tableau qui suit¹⁰ on peut ainsi juger que les cas de proximité sont notamment perceptibles dans ce que l'on peut appeler le lexique fondamental (type ligne 5). Mais on voit aussi (par exemple ligne 6) comment se manifeste un écart immédiat avec le français à travers une modulation extrêmement fine qui permet de comprendre que chacun des cinq points observés est en même temps « gallo » et différent des quatre autres¹¹.

	Argentré	Baguer	Pommeret	Plessala	Bains
1-"moi"	ma	ma	mòy	may	mè
2-"boire"	bèr	bwèr	bòyr	bay	bér
3-"avoir"	ava	ava	avòyr	avèr	avê

⁷ « Sur le statut sociolinguistique du gallo : une identité en question » (pages 9 à 44).

⁸ Voir dans le présent volume les travaux de Th. Bulot, relatifs à l'agglomération rennaise.

⁹ Incontestablement la cote de cette langue s'est améliorée en quelques années, le fait qu'on parle de plus en plus couramment de gallo (plutôt que de patois) en témoigne. On sait aujourd'hui que la grande vigueur d'un mouvement associatif puissant et la réhabilitation symbolique par l'école publique y sont pour beaucoup. Par ce phénomène de culture populaire rurale, anciens et plus jeunes se sont rapprochés, mais cela ne signifie pas pour autant que la langue n'est pas en régression. Car c'est bien de symbolique qu'il s'agit ici.

¹⁰ Tiré de la page 44.

¹¹ Dans ce tableau, l'aperture était notée au moyen des accents, les [j] au moyen de y, et les nasales étaient notées avec accent circonflexe (ê, ô etc.). Remarquer le ê gallo.

4-"voisin"	vayzê	vayzêy	vòyzêy	vèyzê	vèyzê
5-"froid"	frê	frê	fré	frê	frê (frè)
6- "poisson"	paysô	paysô	pésô	pésô	pésô

C'est à une approche voisine que se livre Philippe Blanchet. L'un des problèmes est alors de replacer le plus correctement possible un pays de l'Ouest et de la Loire Atlantique au sein du domaine d'oïl occidental. S'il y a des ruptures, où se trouvent-elles et comment les reconnaître ?

Voilà pourquoi l'auteur s'engage notamment dans une analyse typologique diachronique traditionnelle de la romanistique pour lister les traits phonétiques des parlars de ces régions (pages 59 à 61)¹². Mais comme cette approche nécessaire ne permettrait pas à elle seule de repérer des seuils et des lignes de fractures, des zones de cohésion ethno-linguistique, l'analyse est complétée par des considérations dialectométriques, outre des considérations historiques et ethnographiques. Comme l'écrit Philippe Blanchet à l'issue de sa démonstration, « les parlars du Pays de Retz, manifestement transitionnels entre gallo et poitevin, sont presque trois fois moins distincts du poitevin que du gallo »¹³. Écartement confirmé tant par la phonétique que par la morphologie. Ce secteur sud de la Loire est donc bien un « pays de marche entre Poitou et Bretagne, apparemment plus poitevin que breton sur tous les plans sauf celui de l'appartenance historique du territoire... » (p.66).

Cette étude, centrée sur le Pays de Retz, semble donc montrer indirectement qu'il existe bien quelque part au nord de la Loire une zone historiquement bretonne et linguistiquement gallèse. Quand on ajoute ce type de résultats et ce que d'autres enquêtes ont montré au contact de la Normandie et de la Mayenne (Manzano 1995 ; Manzano 1997b), quand on sait d'autre part qu'une rupture franche existe à l'ouest avec le breton, on prend conscience du fait que le domaine considéré est peut-être l'un des plus évidents géographiquement au sein de la langue d'oïl, non pas fermé par de quelconques frontières linguistiques rigides (opinion bien entendu irrecevable et contredite par les faits) mais du moins suffisamment circonscrit pour fournir une base territoriale et identitaire plutôt homogène au gallo ou langue gallèse¹⁴.

■ La spécificité lexicale et le français régional

En dialectologie romane et française, les approches lexicographique ou lexicologique jouent un rôle très important. Parfois trop important : la critique

¹² Traits spécifiques à tout l'Ouest par rapport à l'ensemble d'Oïl, traits spécifiques au gallo par rapport à l'ensemble d'Oïl occidental, traits spécifiques au Pays de Retz par rapport à l'ensemble d'Oïl occidental, traits spécifiques au poitevin par rapport à l'ensemble d'Oïl occidental.

¹³ « Ethnolinguistique du Pays de Retz », pages 45 à 80.

¹⁴ En même temps, on ne saurait perdre de vue les difficultés d'identification sur les Marches, source possible d'une névrose identitaire, dont le principe a été analysé par F. Manzano au contact de la Normandie (1995).

d'une forme de « primat » de la lexicologie dialectale est venue d'une partie des dialectologues eux-mêmes avec notamment des réflexions comme celle de Jean Séguy ou de Xavier Ravier, dans la mouvance de l'*Atlas Linguistique de la Gascogne*¹⁵. Pour résumer rapidement les tenants et aboutissants de ce problème, il faut bien comprendre que le lexique d'une langue constitue en somme l'une des parties les plus superficielles (ou extérieures) de cette langue : preuve en est que les mots peuvent changer diachroniquement sans que la langue qui les porte dans ses structures change radicalement. Le cas des emprunts, que toutes les langues font (y compris le gallo, bien entendu), confirme bien ce caractère très particulier du lexique, en soulignant d'ailleurs l'importance de la réflexion sociologique nécessaire dans ce genre d'approche : pourquoi le lexique change-t-il et circule-t-il ?

Et pourtant une grande partie de l'identification de soi-même et des autres en matière dialectale passe par le lexique, et du même coup, les prononciations de ce lexique. Je reconnais ceux de tel endroit parce qu'ils utilisent tel mot, ou qu'ils prononcent tel mot de telle manière, ce qui explique par exemple qu'on les brocarde.

Mais derrière cette aptitude bien connue des villages français à dire ce qu'ils sont en disant surtout ce que les autres ne sont pas (ce serait l'aptitude « discriminante »), il y a aussi l'aptitude à reconnaître les liens avec les voisins (notamment par le lexique), ce que l'on pourrait appeler l'aptitude « intégrante ».

On peut donc tenter d'identifier des zones d'utilisation de lexies ou de variantes de lexies. Dans ces conditions, le lexique (les mots plus ou moins usuels, les emplois de ces mots, les tournures d'ici etc.) devient l'outillage fondamental des deux aptitudes qui viennent d'être soulignées : ou l'on se particularise par le lexique, ou l'on particularise les autres, ou encore on se reconnaît un patrimoine commun avec les autres.

L'échelle de possibilités est grande, qui va de termes relativement répandus (au point que l'on peut alors se demander si les mots sont français « généraux », français « régionaux », français « locaux ») à d'autres qui peuvent être totalement propres à une région particulière.

Henriette Walter a fait beaucoup pour le recensement des matériaux régionaux en domaine gallo. Elle revient dans ce volume¹⁶ sur les lignes de constitution de tels corpus. Durant plusieurs années en effet, soit à travers des enquêtes personnelles soit à travers des travaux collectifs d'étudiants¹⁷, elle a accumulé des matériaux de ce genre pour aboutir par ailleurs aux ouvrages de grande diffusion que l'on connaît ainsi qu'à un ouvrage cosigné avec Philippe Blanchet aux éditions Bonneton¹⁸.

¹⁵ Voir les contributions de ces auteurs dans Straka (1973).

¹⁶ « Pour une collecte des régionalismes lexicaux en pays gallo » (pages 93 à 127).

¹⁷ Henriette Walter a assuré notamment un *Cours de Gallo* dans le cadre du Centre National d'Enseignement à Distance (CNED), qui a conduit à la publication de ce cours entre 1985 et 1987.

¹⁸ Blanchet, Philippe / Walter, Henriette. *Dictionnaire du français régional de Haute-Bretagne*, Paris : Bonneton, 1999.

Il existe probablement un noyau lexical gallo que nombre de locuteurs reconnaissent comme authentique, vraiment représentatif du parler régional. Mais, attention, parler régional c'est aussi bien patois (donc gallo) que français. On comprend alors que la plupart des mots ou expressions cités page 102-103 sont utilisés dans un environnement langagier qui va du français régional relativement « poli »¹⁹ au gallo ou patois le plus local, voire le plus abscons.

En voici quelques uns, relativement répandus et tirés d'une enquête de Sylvia Rönnau (1990), citée par Henriette Walter : *échauder* (= laver la vaisselle), *garçailles* (= les enfants), *mérienne* (= sieste), *prêcher* (= parler), *subler* (= siffler) etc.

Comme va le rappeler Francis Manzano un peu plus tard dans la revue, nombre des formations de cette classe généralement réputée « authentique » ont existé en français, mais ont disparu de cette langue, expurgés des dictionnaires notamment au cours de la tranche diachronique du français classique. C'est pourquoi le même évoque à cette époque une forme de « vénérabilité » du gallo (notamment fondée sur les « mots » du gallo), qui peut intervenir positivement sur l'environnement symbolique du gallo.

Par exemple : *o* (< APUD) signifie « avec » (type : *o l'père*). Le français l'a connu (sous les formes *o* ou *od*), on le trouve par exemple dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, et ailleurs. Diachroniquement la forme a été refaite à partir du composé APUD HOC > *avuoc*, *avec*. Souvent gallo et français étaient fort proches dans les signifiants (phénomène historiquement normal), et l'on comprend alors que c'est le français qui s'est en somme détaché du fond linguistique d'oïl, tandis que le gallo y renvoie encore plus directement. D'où une paire (parmi des dizaines d'autres) comme gal. *hus* « porte » / fr. *huis*²⁰. Le détachement du français peut aussi porter sur une spécialisation sémantique à laquelle le gallo ne procède pas. Ainsi *tantôt* plus haut cité pouvait renvoyer en français classique à un moment légèrement antérieur ou postérieur (= gallo). Mais on peut considérer que cette signification (que mentionnent de manière marginale différents dictionnaires contemporains du français) a de fait disparu en français actuel, au profit bien sûr de la paire alternative *tantôt...tantôt*. Voilà pourquoi et comment l'emploi breton de *tantôt* est devenu, au bout du compte, un régionalisme. On pourrait dire aussi bien un *chronologisme.

Ceci n'empêche pas, évidemment, le gallo d'assumer une proximité naturelle avec le français, certes assez gênante pour les militants²¹ et pas toujours très évidente à traiter pour le linguiste, même diachronicien. Que dire alors de l'espace d'affirmation du gallo quand on repère dans la liste d'Henriette Walter des formations comme *beurbis* (= brebis), *baquet* (= grande bassine), *baver* (= parler pour ne rien dire). Ce qui souligne en même temps l'existence probable d'un fond lexical populaire et pluri-régional (*baver* et *baquet* existent ailleurs)

¹⁹ En Haute Bretagne beaucoup de gens *clenchent* la porte ou se donnent rendez-vous à *tantôt* en ayant le sentiment de parler un français proprement actuel et en somme « normal ».

²⁰ Éliminé en tant que mot fondamental, mais conservé dans *huissier*, *huissierie* etc.

²¹ Bien évidemment cette proximité est potentiellement une entrave pour l'affirmation du gallo en tant que langue autonome.

ainsi que le rôle classificateur relativement ténu d'un trait phonétique non spécifiquement gallo (la métathèse) mais qui le devient en quelque sorte dans le cas d'espèce : *beurbis* est bien le mot le plus local, et non *brebis*.

■ Les implications et sociales et scolaires du gallo

Francis Manzano évoque à cette époque considérations positives et négatives autour du gallo. Dans l'ensemble, les locuteurs actifs de cette langue lient très normalement la survie du gallo à la résistance d'une société paysanne dans le cadre de changements spatiaux et sociaux d'envergure. Sans qu'on les force, la plupart des informateurs définissent assez bien les contours sociolinguistiques d'un gallo qui n'est jamais aussi bien à sa place que dans un cadre socio-géographique paysan ou un contexte festif²². En revanche, aux yeux d'une majorité toujours, le gallo n'est pas à sa place en milieu scolaire, certains vont jusqu'à dire clairement qu'il « rend bête à l'école », retrouvant ainsi spontanément un cadre qui ressemble beaucoup au modèle de Basil Bernstein. Le gallo ferait alors office de code restreint du français.

Le lien avec l'axe précédent (la spécificité lexicale) est très facile à trouver. À l'école, les *prêcher*, *subler* et autres *hucher* (= crier, appeler en criant) sont déplacés, interdits de fait, ce qui pose à l'évidence le problème du contact éventuel des langues en milieu scolaire, et, solidairement, la fonction et le rôle possible de l'école dans le cadre du changement global du paysage linguistique en Haute Bretagne. Pour beaucoup donc, l'entrée du gallo à l'école, tout en donnant certaines satisfactions quant au patrimoine de la Haute Bretagne, serait plutôt une source de handicap dans la maîtrise de la langue et des modèles culturels français et donc du développement personnel et collectif des locuteurs du pays.

Christian Leray, plusieurs années durant, a placé ce thème de l'emplacement et des impacts du gallo dans le système scolaire parmi ses priorités, pour deux raisons complémentaires me semble-t-il. Il est issu d'une commune rurale du Pays de Fougères où il a parlé et parle encore en gallo, et à ce titre il est l'un des membres les plus respectés du mouvement associatif gallésant. Par ailleurs enseignant-chercheur en sciences de l'éducation il se montre très sensible aux impacts psychologiques et sociaux des pratiques gallésantes.

Cela est très bien illustré par ce discours d'un élève de ZEP rurale :

L'école, j'aimais pas à la primaire avec M., chaque fois que ta langue fourchait, ben il se moquait. Nous on parlait autrement avec les parents, les copains. Un jour, c'était en CE, vla-ti pas que j'avais écrit que nan avë serrë les pataches, ah ben qu'est-ce que j'avais pas entendu ! Pour moi c'était naturel : serrë des pataches, on entendait que ça chez nous ; personne ne disait ramasser des pommes de terre. C'est comme les lisettes, serrë les lisettes, personne ne disait ramasser les betteraves ! Je ne voulais

²² Dans les années 90 le mouvement associatif autour du gallo et des traditions populaires de Haute Bretagne fonctionne bien. Jusqu'à nos jours les rencontres et spectacles populaires sont nombreux, qui mettent en scène le gallo (spectacles humoristiques, festivals de contes etc.) et attirent beaucoup de monde.

plus rien dire, comme ça il avait gagné ! Heureusement qu'en CM, on a eu un maître formidable... C'est pas qu'il s'intéressait particulièrement au gallo, mais il acceptait notre façon de parler. Je crois bien que c'est grâce à lui que je suis passé au Collège. J'ai fait la 6^{ème} sans trop de problèmes et aujourd'hui en 5^{ème}, ça va mieux en français, même si je fais encore des fautes d'orthographe...

□ Vitalités des parlers de l'Ouest (n°2-3)

Les 10 et 11 mai 1996, alors que les *Cahiers de Sociolinguistique* commençaient à se faire connaître, le groupe de recherche rennais organisait le 6^{ème} *Colloque International de dialectologie et de littérature du domaine d'oïl occidental*. Les études entreprises localement sur le gallo rejoignaient ainsi un réseau de romanistique et de dialectologie animé depuis 1981 par différents dialectologues de la mouvance du NALF²³, dont notamment René Lepelley (Université de Caen) et Marie-Rose Simoni-Aurembou (CNRS).

Le volume double (2-3) des *Cahiers de Sociolinguistique* suivait un an plus tard. Il traduit dans l'ensemble une inflexion collective très claire vers une réflexion affinée relative à la cohérence même des identités dialectales dans l'Ouest *lato sensu*, avec des interrogations constantes sur les mécanismes identitaires et la vitalité sociolinguistique. Le gallo se voyait à cette occasion replacé dans l'ensemble des parlers de l'Ouest de la France et du prolongement outre-atlantique de ces mêmes parlers (Québec, Canada francophone).

Il y a en effet différents bénéfices à tirer de tels rapprochements. On voit tout d'abord, de manière plus convaincante, comment le gallo s'inscrit dans un arc de cercle typologiquement marqué de l'Ouest de la langue d'oïl, ce qui *in fine* peut évidemment aider à souligner les divergences et les convergences du gallo par rapport au français. C'est intéressant pour le dialectologue, qui peut sortir d'une forme d'enfermement régional et mieux percevoir ainsi les contours de son objet. C'est également intéressant pour les militants qui peuvent alors reconnaître des caractérisations sociolinguistiques communes aussi bien avec la Normandie voisine qu'avec la Picardie ou l'Amérique du Nord. Par exemple, les enquêtes et les analyses de Pierre Boissel révèlent en ce qui concerne le terrain des matériaux et surtout un environnement sociolinguistique très proche de ce que l'on trouve en Haute Bretagne, même si au final l'affirmation du normand n'est pas tout à fait comparable à celle du gallo. D'autres liens sont montrés avec le picard (Jean-Michel Eloy), notamment en ce qui concerne la perception de cette langue par ses propres locuteurs. Même la comparaison avec certaines langues régionales très menacées comme le francoprovençal peut être utile, car l'on s'aperçoit que le faisceau de minoration sociolinguistique est très voisin (Fernande Krier). Enfin le déplacement vers le Canada montre indirectement la relation potentielle et à

²³ *Nouvel Atlas Linguistique de la France*, ou *Atlas de la France par régions*.

maints égards ambiguë avec le français (l'une des difficultés principales du gallo, comme on le rappellera plus loin). Quand en effet des parlers originaires de la langue d'oïl se retrouvent versés dans un conflit plus large entre langues typologiquement et sociologiquement divergentes (français et anglais), le rattachement identitaire à une souche « française » se fait presque automatiquement, là où plusieurs langues régionales de France (dont le gallo) tendent au contraire à creuser l'écart.

Dans cet ouvrage, Philippe Blanchet poursuit quant à lui la réflexion sur les pratiques linguistiques et la cohérence identitaire dans le Pays de Retz. Il aborde la question notamment par le biais des glossonymes, qui montre bien que la part de la reconnaissance « bretonne » est très faible, ce qui rejoint la reconnaissance d'une proximité ethnodialectale bien plus forte avec le Poitou et la Vendée (pages 9 et 10). Comme l'écrit Philippe Blanchet dans sa conclusion, le Pays de Retz, de par sa position frontalière a dû « se construire une identité *sui generis* à la fois ouverte aux grandes aires limitrophes (Poitou et Bretagne) et distincte parce qu'il était impossible d'opter définitivement pour l'une ou pour l'autre. » (p. 37). Enfin, rejoignant sur plusieurs points les analyses produites par Francis Manzano sur le Nord-Est de la Bretagne²⁴, il remarque que plusieurs aménagements récents (ponts, autoroutes) peuvent amener à penser « que cela aura des conséquences sur les pratiques linguistiques et les sentiments d'appartenance au pays de Retz. Mais on disait déjà cela dans les années 1960, puis 1970... Entre temps l'appel des racines, la prise de conscience des identités régionales et de la valeur du patrimoine culturel traditionnel, le besoin d'une vie à échelle humaine, le retour à la nature, ont ramené les populations vers ces sources locales » (p. 38).

Henriette Walter poursuit ses études sur les dénominations (cette fois du pain²⁵). Si l'étude s'engage naturellement vers une mise à plat des dénominations possibles des variétés de pain à travers le français, elle montre aussi qu'existent bien certaines lexies régionales soient formées à partir des langues régionales de Bretagne (*bara segal*, *bara michen*) soit formées à partir de composants français mais typiques d'un usage régional en Haute Bretagne, tantôt rares ou anciennes (*pain de couvent*, *pain marguerite*), tantôt extrêmement usuels dans le domaine gallo (*pain de deux*, *pain de quatre* etc.). Piste intéressante qui montre en fait comment une identité régionale peut se reconstruire, se retrouver (généralement sans la moindre volonté militante) en reconditionnant la langue dominante.

Christian Leray, à cette époque, était engagé dans les *Histoires de vie*, avec notamment la publication en 2000, avec Ernestine Lorand, d'un ouvrage aux éditions de L'Harmattan²⁶. Il allait d'ailleurs quelques temps après organiser sur ce thème un colloque important au sein de l'université Rennes 2 et co-diriger avec Claude Bouchard le n°5 des Cahiers : *Histoires de vies et dynamiques*

²⁴ Lequel s'interrogeait depuis quelques années sur l'impact que pourrait avoir l'ouverture de l'A 84 (autoroute « des estuaires ») sur les pratiques du gallo et des parlers proches en basse Normandie.

²⁵ « Le pain et ses dénominations régionales : du territoire national à la Haute-Bretagne » (pages 193-234).

²⁶ *Dynamique interculturelle et autoformation : une histoire de vie en pays gallo*.

langagières). Dans « Histoire de vie formative et commutations de codes sociolinguistiques »²⁷, il confirme à plusieurs reprises l'idée du lien puissant entre gallo et action, montrant comment chez différents informateurs la référence à des actes concrets de la vie rurale traditionnelle de Haute Bretagne peut déclencher presque automatiquement le passage au gallo. Est parfaitement exemplaire de ce mouvement l'acte de parole d'un agriculteur de la région de Redon :

*J'ai débuté comme domestique, ma femme aussi elle a été domestique, on s'est connu comme ça ! Dam ian nan tē journalië ! journalië li itou, le peire, et taupiste o sa musette eyou qu'i serrit les taupes. Il en bézit des taupes o sa piégrie ! »*²⁸.

Comme le fait remarquer Christian Leray on voit alors le locuteur passer en quelques secondes du passé composé au passé simple²⁹ et accompagner ce passage de mimiques expressives, évoquant son père ramassant les taupes : « C'est comme s'il y avait projection de ce vécu social au moment où il passe du français au gallo » (p. 399).

Dans ce volume, Francis Manzano³⁰ tente un bilan tournant notamment autour du lien entre vitalité concrète du gallo et représentation symbolique de cette langue en Bretagne. C'est l'occasion pour lui de montrer quels types de liens typologiques et sociolinguistiques existent entre le gallo et le français, formulant pour la première fois dans un texte sa théorie du « magasin dialectal », reprise plusieurs fois par la suite. Pour comprendre ce qui se passe, il faut également explorer les liens entre la vitalité de la langue rurale et l'émergence d'un militantisme amené à avancer de nouveaux concepts discutables, comme celui de « britto-roman ». Mais il est vrai qu'on se trouve dans l'ordre principal de la symbolique qui engage le gallo dans un mouvement d'écartement par rapport au français, accompagné d'un autre mouvement ambivalent de rapprochement et de distanciation par rapport au breton³¹. Mais quelle que soit l'analyse et la portée de ces mouvements, le constat est alors celui d'une vitalité plutôt exceptionnelle du gallo, état de fait qui allait être plusieurs fois confirmé par d'autres enquêtes et analyses.

❑ Langues en Contact : Canada, Bretagne (n° 7)

L'initiative de ce numéro revient d'abord à Christian Leray. À cette époque celui-ci collaborait directement avec plusieurs centres de recherches canadiens

²⁷ Pages 397-403.

²⁸ *Bien sûr que oui (qu') on était journalier ! Mon père aussi était journalier et « attrapeur de taupes » avec son sac de toile où il ramassait les taupes. Il en a attrapé des taupes avec ses pièges !*

²⁹ Passé simple « gallo » qu'il faut alors retraduire en passé composé français (cf. note précédente).

³⁰ « Le gallo à la fin du XX^{ème} siècle : mythes, réalités et perspectives » (pages 405-451).

³¹ Fondateur d'une « névrose linguistique » d'après cet auteur (1995).

dans le cadre de ses fonctions en Sciences de l'Éducation³², ce dont on retrouve l'effet directement dans la publication. Francis Manzano apporta l'idée d'une jonction des différents chantiers par le biais de la question du contact des langues ou des variétés de langues ainsi que par une réflexion sur les mécanismes de complémentarité ou d'alternance de tels lectes.

On voit donc dans ce livre quels types de problèmes sociolinguistiques et institutionnels pose au Canada le contact tellement exemplaire du français (ou des variantes de type français) et de l'anglais. On interroge ainsi les terrains des bois et des montagnes (Manitoba : A.-S. Marchand, R.-A. Papen) mais aussi le Québec urbain (A. Berrier, H. Poissant) et le Nouveau-Brunswick (G. Chevalier) où se posent très fortement d'une part la question des répartitions français/anglais et d'autre part celle de l'intégration sociolinguistique des migrants.

Pour la Bretagne, Christian Leray et Francis Manzano sont ponctuellement rejoints par Marc Gontard³³ qui reprend un constat parfaitement résumé par le propos de l'écrivain Jacques Derrida (en 1996) : « Je n'ai qu'une seule langue et ce n'est pas la mienne ». L'article pose en effet comme cadre essentiel une diglossie qui se déplace toujours plus en faveur du français et l'auteur en déduit que la littérature bretonne de langue française révèle des fonctionnements textuels qui s'apparentent à des conduites de deuil.

Christian Leray revient une fois encore sur les mécanismes de l'alternance contemporaine gallo/français. Repartant de l'épisode mentionné dans le numéro 2-3 (ou épisode du « taupiste ») il montre une fois de plus que dans différents moments de vie et de cadres environnementaux, le gallo s'impose toujours dans les campagnes, révélant à quel point un retournement sociolinguistique peut se produire, manifestant alors la supériorité du gallo sur le français.

Ainsi le même agriculteur déclare :

Ces gamins m'ont volé des guernazelles l'an dernier. Dam, j'en ai parlé aux parents, mins astour c'est-ti point les pirotons tchi mènè les ouées es cillos !

Même en essayant de distinguer typographiquement ce qui est plutôt gallo de ce qui est plutôt français, la discrétion n'est sans doute pas parfaite, et l'on voit bien d'autre part que le gallo est en somme « déclanché » en partie par le contexte évoqué et en partie par l'emportement du locuteur qui, probablement se défoule mieux en gallo qu'en français. Le plus important est peut-être que l'intervention du gallo confère à ce texte oral un caractère pratiquement imperméable³⁴, le gallo fonctionnant à maints égards comme un lecte fermé, quasiment de type argotique (du moins pour l'auditeur extérieur). Enfin l'épisode appelle le recours au bon sens populaire, paysan, au code « restreint » dont parlait Bernstein, si riche en locutions et donc si peu restreint. Celle qui vient ici est bien jolie.

³² Christian Leray a notamment dirigé ce département de l'université Rennes 2.

³³ « Le deuil de la langue. Littérature bretonne de langue française. » (pages 179-193).

³⁴ Qui augmenterait sans doute avec la version orale pure...

[Ces gamins m'ont volé des groseilles l'an dernier. Dam, j'en ai parlé aux parents, mais aujourd'hui ce sont les oisons qui conduisent les oies aux champs !]

Francis Manzano, revenant sur la relation français/gallo et poursuivant sa théorisation diachronique et sociolinguistique, développe quelques thèmes ou concepts supplémentaires. C'est tout d'abord le thème de la solidarité diachronique et étymologique du gallo et du français. Il souligne en particulier l'existence d'un extremum de coexistence du gallo et du français qui correspond à la période du français classique³⁵. On voit notamment que lorsque les bourgeois rennais écrivent au XVII^e et au XVIII^e siècles, la séparation entre formes gallèses et formes françaises est souvent difficile, voire impossible. Ce n'est donc qu'après cette période que le gallo peut être assez facilement authentifié. Ce qui amène directement au second thème ou concept, celui du « magasin dialectal » complété par son corollaire qui est celui de la « mise à part du français ».

Dans la pratique, est dénommé magasin dialectal un ensemble apparemment hétéroclite constitué par des prononciations, certains fonctionnements morphosyntaxiques et, bien entendu, du lexique³⁶. Cette théorisation implique un raisonnement d'ensemble qui permet de comprendre que les traits évacués du français ne sont précisément pas évacués dans les langues paysannes du domaine d'oïl, langues dont le statut s'est fortement dégradé depuis la Renaissance, souvent vues comme de très proches parents du français, voire comme des français impurs³⁷. Là, en quelque sorte hors du temps, les traits en question sont maintenus, fonctionnels, leur présence confortant l'arriération présumée des provinciaux face à la montée en puissance du français langue internationale, littéraire et du bon goût urbain.

C'est ce thème et l'articulation sociolinguistique du contact historique français/gallo qui devait conduire un peu plus tard au thème complémentaire de la « niche écolinguistique du gallo »³⁸. L'idée est alors que le gallo, tout en étant repoussé sociolinguistiquement, mis à distance et péjoré, s'est constitué une zone de repli, géographique et mentale, où le français n'est pas vraiment en mesure de le concurrencer³⁹ et où il semble pouvoir se développer longtemps encore de

³⁵ F. M. travaille régulièrement dans ses enseignements et ses publications sur la diachronie de la langue française, notamment la période dite « classique » (XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles).

³⁶ La théorisation est faite pages 155-170, et comporte différents exemples, comme par exemple l'emploi plus haut relevé du passé simple de l'indicatif. Tout le monde sait que celui-ci est en chute libre depuis le français classique dans la langue ordinaire, en dehors de la stylistique littéraire du roman. Ce temps reste en revanche très usuel en Haute Bretagne. Plus sensibles sont encore les traits phonétiques (un exemple parmi d'autres : on prononce toujours le *h* initial [expiration] dans des mots comme *honte* ou *hêtre* [réalisation disparue en français classique], et lexicaux (voir plus haut, Henriette Walter).

³⁷ Option sociolinguistique tellement ancrée qu'elle est, comme on le sait très bien, à peu près unanimement partagée par le monde rural d'oïl.

³⁸ (Manzano 2005).

³⁹ Comme on vient de le voir, c'est à peu près la même chose que constate Christian Leray, mais dans l'ordre synchronique et sociolinguistique.

manière optimale. On peut en effet parler pour le gallo de « niche » appropriée, comme l'écologie parle de niche de développement pour telle ou telle espèce végétale par exemple.

□ Conclusion : la voie étroite

L'analyse qui précède n'avait pas de prétention exhaustive. Chaque contributeur garde en outre la possibilité d'analyser sa propre production, à quelques années de distance. On peut toutefois tenter de résumer les apports de cette réflexion collective sur plusieurs années. Pour ne retenir que les lignes les plus fondamentales d'une prospective relative au gallo on voit alors ressortir les points suivants.

● La question de l'affirmation d'une « langue » gallèse butera jusqu'au bout sur la problématique du classement typologique du gallo. Si l'on doit affirmer par la typologie l'existence d'une langue à part entière au sein du gallo-roman septentrional (langue d'oïl), les solutions ne sont pas nombreuses. Cela pourrait se faire sur la base de différences typologiques réelles (par rapport à la langue d'oïl *lato sensu* ou au français), mais une approche géodiachronique laisse vraiment peu de marge de manœuvre au gallo sur ce point. Ce genre d'exercice est naturellement facile avec une langue comme le voisin breton et même avec des langues romanes relativement éloignées du français comme la langue d'oc, le catalan ou le corse. Dans le cas d'une paire rapprochée comme c'est le cas du couple gallo/français (Manzano 2003a), on en vient presque automatiquement à survaloriser quelques traits phonétiques, voire quelques traits morphosyntaxiques dans l'espoir d'affirmer effectivement une autonomie du gallo. Le plus souvent pourtant cette affirmation passe par une accumulation d'écarts lexicaux et sémantiques, mais alors il faut bien comprendre que la somme de tels écarts n'établit pas le statut de langue, en bonne linguistique.

Cette difficulté étant bien réelle pour le gallo, il ne reste plus alors que deux grands types de solutions.

Le premier est d'ordre interne et typologique. C'est notamment la voie choisie par les tenants du « britto-roman »⁴⁰, dans la ligne des travaux de A.-J. Raude, qui consiste à poser une autonomie des parlers de la Bretagne orientale en amont, à revenir donc sur les principes de classification de la linguistique romane. Il faut bien dire que cette voie ne reçoit guère l'appui des romanistes et des dialectologues, probablement parce que l'éventail de la typologie avancée doit se discuter pas à pas et que la théorie en question, pour l'instant du moins, n'a pas fait ses preuves. Néanmoins cette émergence n'est pas sans intérêt pour le sociolinguiste car elle montre bien qu'une forme de manipulation technique (comme le sont probablement toutes les classifications) peut être un moyen d'action, un levier. Elle rejoint par ailleurs l'ensemble des tentatives de graphies

⁴⁰ On reconnaît la mouvance du groupe Maezoe (<http://www.maezoe.com>).

« non françaises » (ou non empiriques) du gallo. Disons que dans l'ensemble les solutions de ce genre tendent à forcer la discrétion des langues en contact.

Le second est d'ordre plutôt symbolique et identitaire. C'est un peu ce que montrait Philippe Blanchet à propos du Pays de Retz. Dans ces conditions, que la langue ne soit pas suffisamment distincte n'est pas rédhibitoire, car pour minimales qu'elles soient, les différences peuvent être récupérées et fonder un processus d'affirmation non plus typologique mais essentiellement identitaire.

Il est probable que ces deux types de solutions seront souvent combinés dans un avenir proche.

● Une deuxième réflexion ne peut être esquivée désormais. C'est celle du lien entre la recherche d'une langue centrale, compréhensible, et l'existence d'une importante variation dialectale de fait. Mais le paradoxe est que cette variation accompagne la vitalité du gallo, la conditionne même semble-t-il (Manzano 2005). Si le gallo nous paraît tellement résistant, n'est-ce pas au fond parce qu'il s'est parfaitement adapté aux sections, aux brisures naturelles du bocage de l'ouest ? L'équation est alors assez simple : agir sur la langue pour la centraliser en tentant de définir à marche forcée un ou des parler(s) directeur(s), n'est-ce pas en même temps prendre le risque de séparer dangereusement le terrain / la (les) langue(s) vivante(s) d'une part et la langue « centrale » à venir d'autre part ? Le recul que nous procure une cinquantaine d'années de militantisme centralisateur pour des langues comme le breton, l'occitan ou le catalan, est réellement alarmant sur ce point. Ainsi les dialectes catalans périphériques, très vivants au XX^e siècle, prennent-ils de plein fouet la centralisation catalane et peuvent-ils disparaître, alors même que l'avenir global du catalan n'est toujours pas assuré (Perea 2007). J'avais moi-même effectué quelques années auparavant une approche qui tendait aux mêmes conclusions concernant l'occitan « languedocien » sous nos yeux : la centralisation pourrait bien être un facteur important de destruction (le plus souvent involontaire) des variantes dialectales qui jusqu'à présent assuraient la survie globale de la langue (Manzano 2004).

L'équipe de J.-F. Le Dû (GRELB, Brest), partenaire de l'équipe de Rennes et des Cahiers de Sociolinguistique soulignait de longue date une mécanique du même genre, concluant à un schisme profond entre breton central et badumes (Le Dû, Cahiers de Sociolinguistique n°1).

● Si les parlers « gallo » se révèlent un ensemble très vivant, tenace, c'est donc probablement parce que les structures socio-économiques de la Haute Bretagne résistent, plus qu'en d'autres régions de France, aux mutations de fond qui se profilent, et que le gallo est seul vraiment adapté à cette utilisation de l'espace. Cela n'est pas enfoncer une porte ouverte, mais, malheureusement, l'étude fine de cette conjonction reste à faire, bien que les dialectologues aient posé des jalons essentiels dans cette perspective (Guillaume & Chauveau, 1975, 1983). Cela doit plutôt nous amener à considérer qu'une réflexion écolinguistique est indispensable, notamment pour une langue comme celle-ci qui explore encore les voies de son avenir. Apparaît du coup un lien très fort entre le militantisme

gallésant et différentes formes de militantisme agrobiologiques, alter mondialistes etc. se développant sous nos yeux. La conjonction est très nette ces dernières années à travers la Haute Bretagne et montre bien qu'il s'agit désormais d'effectuer des choix de société pouvant englober les questions de langue et d'identité dans un monde dont on veut absolument nous persuader qu'il sera global et planétaire, de plus en plus homogène sur le plan de la communication et se débarrassant des modèles culturels et culturels anciens (Manzano 2008). Cette simplification outrancière et virtuelle du marché culturel et linguistique n'est pas la première du genre⁴¹. Elle achoppe déjà (et achoppera de plus en plus) sur la matérialité objective des identités régionales et locales et le gallo, la Haute Bretagne, en sont un très bon laboratoire.

Dans cette identification nouvelle de problèmes très anciens, le gallo pourra trouver de nouveaux points d'appui. La langue des paysans bretons qui faisait rire Parisiens et urbains depuis le XVII^e siècle, dès lors qu'elle pourra démontrer qu'elle est à sa place ici, ajustée au talus, aux têtards et aux vaches, deviendra tout à coup moins ridicule, car le ridicule n'est qu'une affaire de point de vue.

Des réflexions comme celles de Christian Leray, plus haut rappelées, vont dans le sens de cette imposition écologique du gallo. Le gallo colle à certains modes de faire-valoir, et tant que ces modes seront minimalement retouchés, il pourra s'adapter et survivre. On comprend mieux aussi le danger que lui font courir en même temps les normativisations langagières centralisantes et les projets agro-productivistes englobants. Dans l'un et l'autre cas, se profile la rupture ou plus justement le décollement du gallo par rapport à sa matrice écologique et langagière.

● Dans ce contexte interprétatif, l'une des questions les plus récurrentes est celle de l'avenir du gallo, qui oscille donc entre un pôle « écologique » de survie (langue orale patrimoniale) et un pôle « offensif », en partie légitimé par les actions militantes et les attitudes mitigées des pouvoirs publics (appelant dans les faits une langue écrite dite « régionale » comme partenaire éventuel du français). Les questions de l'écriture, de l'école peuvent être effectivement jugées centrales, si l'on se place de ce point de vue.

La solution est-elle de ce côté ? Les difficultés déjà évoquées pour des langues minoritaires ayant effectué ce genre de parcours (breton, occitan, catalan) doivent faire réfléchir. Mais on comprend en même temps qu'une langue régionale ou locale soit contrainte de passer par l'écrit et la production de normes explicites si on veut l'enseigner, du moins dans un cadre symbolique et scolaire français.

Les difficultés sont donc réelles, nombreuses. Une réflexion écolinguistique et sociolinguistique profonde est plus que jamais nécessaire, au moment où pour le gallo, parmi d'autres langues régionales, vont se poser les questions même de la survie, de l'adaptation et de la reproduction. Les approches techniques du

⁴¹ Au XVI^e on prévoyait sérieusement un « tout italien », et au XVIII^e un « tout français », avec la même chimère d'uniformisation. Ces prévisions incluaient à chaque fois, solidairement, la langue et la culture. On les traite aujourd'hui comme des rêves irréalistes.

problème ne seront pas la panacée, elles pourront même être contre-productives. C'est plutôt d'approches humaines et éthiques dont on aura le plus besoin. L'un des mérites des *Cahiers de Sociolinguistique* aura été, me semble-t-il, d'avoir contribué à ouvrir collectivement ce nouvel horizon.

□ Références bibliographiques

GUILLAUME, Gabriel & CHAUVEAU, Jean-Paul (1975, 1983). *Atlas linguistique et ethnographique de la Bretagne romane, de l'Anjou et du Maine*, Paris : CNRS, vol. 1, 1975, vol. 2, 1983 (ALBRAM).

LERAY, Christian (dir.) / MANZANO, Francis (dir.) (2003). *Langues en contact (Canada, Bretagne)*, Rennes : PUR (Cahiers de Sociolinguistique n° 7), 196 p., ISBN 2-86847-805-0

MANZANO, Francis (1995). « De la névrose sociolinguistique et identitaire en zones de marche : Bretagne, Normandie, Mayenne ». Revue *KLASK*. Presses Universitaires de Rennes.

- (dir.) (1995 & 1996). *Langues et Parlers de l'Ouest*, Rennes : PUR (Cahiers de Sociolinguistique n°1), 187 p., ISBN 2-86847-196-1
- (1996a). « Sur le statut sociolinguistique du gallo : une identité en question », in : Manzano, F. (1995-1996).
- (dir.) (1997). *Vitalité des Parlers de l'Ouest et du Canada francophone*, Rennes : PUR (Cahiers de Sociolinguistique n° 2-3), 454 p., ISBN 2-86847-276-1
- (1997b). « Identité et frontière : linéaments d'une recherche sur le contact normano-breton ». *La Bretagne linguistique*. Brest, GRELB.
- (1997a). « Le gallo à la fin du XX^{ème} siècle, mythes, réalités et perspectives », in : Manzano, F. (1997).
- (2003a). « Sur le contact français-gallo. Observations diachroniques, sociolinguistiques et anthropologiques », in : Leray, Ch., Manzano, F. (2003).
- (2004). « Situation and uses of Occitan in Languedoc ». *The Sociolinguistics of Southern 'Occitan' France, revisited. The International Journal of the Sociology of Language*, n° 169 (dir. Ph. Blanchet & H. Schiffman).
- (2005). « Les langues régionales de France sont-elles égales dans le recul? Éléments de réflexion et de programmation pour une approche anthropologique, écologique et systémique des langues de France », in : *Marges Linguistiques*, Numéro 10, M.L.M.S. Éditeur.

- (2008). « Les langues minoritaires en Méditerranée Occidentale : entre régression, affirmation et mondialisation ». V^e colloque de la Société Internationale de Dialectologie et de Géolinguistique. Septembre 2006, Universidade do Minho, Braga (Portugal). A paraître 2008 (Revue : *Dialectologia et Geolinguistica*, Mouton-De Gruyter).

PEREA, Maria-Pilar (2007). "Dedialectalization or the Death of a Dialect: The Case of the Catalan Subdialect Spoken in the Costa Brava". Mouton – De Gruyter, *Dialectologia et Geolinguistica*. 15/2007.

STRAKA, Georges (1973). *Les Dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*. Paris, CNRS. [articles de J. Séguy et X. Ravier, à propos de l'Atlas Linguistique et ethnographique de la Gascogne].